



Pourquoi les gens ne changent-ils pas ?

Guillaume Lohest
Pour Nature & Progrès - 2016

Amorce

Nous sommes en train de changer d'époque. Le basculement est d'une ampleur difficilement mesurable, à l'échelle géologique. Certains scientifiques parlent, en termes savants, d'anthropocène, une nouvelle ère dans l'échelle des temps géologiques. D'autres, non moins scientifiques, évoquent de grande probabilités d'effondrement civilisationnel. Ce qui s'annonce est aussi impensable pour le cerveau humain que ne pouvaient l'être l'écriture, l'agriculture à venir ou l'extinction passée des dinosaures pour un cerveau de grand singe d'il y a trois millions d'années. Énormité des constats et des déséquilibres planétaires ; pourtant, tout au quotidien semble suivre petit bonhomme de chemin. Cette étude sera consacrée à explorer, sous divers angles, la question suivante : pourquoi les gens ne changent-ils pas ?

Sommaire

<u>INTRODUCTION : UN STATU QUO INCOMPRÉHENSIBLE.....</u>	4
a) Depuis le temps... ..	4
b) Anthropocène voire effondrement.....	4
<u>CHAPITRE 1 : INACCESSIBLES RAISINS ET TRIPES PEU RAGOÛTANTES..</u>	5
a) Savoir n'est pas pouvoir	5
b) « Comme il n'y pouvait atteindre »	6
c) Changer est un travail.....	6
<u>CHAPITRE 2 : TIPPING POINTS... NOUS Y SOMMES PRESQUE</u>	8
a) Avant les seuils critiques, on sait, mais on n'y croit pas	8
b) Les sociétés peuvent aussi basculer... vers un mieux !	9
c) Écosystèmes et tipping points positifs.....	9
d) C'est pour bientôt, poursuivons nos engagements	10
<u>CHAPITRE 3 : GANDHI, RABHI, COLIBRIS... RIKIKI ?</u>	11
a) Une éthique... efficace ?.....	11
b) Des décroissants sinistres aux exaltés incohérents	12
c) Impasse du prosélytisme	12
d) Réhabilitation du politique	13
e) Nos attachements ne sont pas une mince affaire.....	14
<u>CHAPITRE 4 : VERROUILLAGE, LOBBIES, EXPERTS... LE COCKTAIL DE L'IMMOBILISME</u>	16
a) Le syndrome du clavier AZERTY : le verrouillage socio-technique.....	16
b) Le rôle des lobbies	17
c) L'expertise, cette fausse neutralité.....	18
d) Décrypter les mécanismes (pour éviter de voir des fantômes)	18
<u>CHAPITRE 5 : “CERTITUDE, SERVITUDE”</u>	20
a) Toutes ces choses qui nous font penser	20
b) La publicité, cet océan d'implicites	20
c) Imaginaire culturel : technologie, innovation, responsabilité	21
d) Stéréotypes-repoussoirs de l'effondrement	22
e) L'addiction aux certitudes	22
<u>CONCLUSION : L'ADIEU AUX SOLUTIONS, POUR UN AGIR “EN CHEMIN”</u>	24
a) Impossible pourtant de continuer ainsi	24
b) Les gens ont-ils jamais changé comme on voudrait qu'ils le fassent ?	25
c) Ne doutez jamais qu'un petit groupe.....	26
d) Trois deuils à faire : l'optimisme, la solution, la certitude	26
e) L'enjeu narratif	27
<u>f) Quel usage pour Nature & Progrès ?</u>	28

Introduction

Un statu quo incompréhensible

a) Depuis le temps...

Les premières alertes écologiques datent des années 1960. On peut trouver dans la littérature plus ancienne de nombreux discours précurseurs, et au moins autant de mouvements populaires de défense de « l'environnement » ou de visions opposées au productivisme (par exemples le mouvement des Luddites au 19^e siècle). Mais mettons que les choses sérieuses commencent aux États-Unis avec les révélations de Rachel Carson (*Printemps silencieux*, 1962), en France avec la candidature de René Dumont à l'élection présidentielle (1974), et à l'échelle internationale avec la publication du rapport Meadows au Club de Rome (*Limits to growth*, 1972). La naissance de *Nature & Progrès*, en France (1964) puis en Belgique (1976), date de ces années où l'écologie politique était en train de naître sous les traits de signaux d'alerte, dans le fol espoir d'une bifurcation de modèle de société qui, à l'époque, semblait possible.

b) Anthropocène voire effondrement

Quarante ans plus tard, hormis quelques authentiques conquêtes (reconnaissance de la bio, interdiction de certains produits toxiques, résorption du trou de la couche d'ozone), et malgré des centaines de milliers de données, d'informations, de débats, de chiffres et d'études documentant les dégradations irréversibles que les activités humaines occasionnent à la santé humaine et à l'équilibre des écosystèmes et du climat, le bilan écologique du monde s'est alourdi de façon vertigineuse. De nombreux scientifiques estiment que nous sommes entrés dans une nouvelle époque de l'histoire géologique, l'anthropocène. Cette ère se caractériserait par un impact sans précédent de l'humain sur la planète, à tel point qu'il devient impossible de séparer ce qui relève de la nature et ce qui relève de ses habitants humains. Depuis deux siècles environ (avec la révolution industrielle), et depuis 1945 a fortiori, l'empreinte de l'Homme sur la planète terre suit une courbe exponentielle, littéralement insoutenable.

Les alertes autrefois étaient locales, éparses et porteuses d'espoir. Les menaces actuelles sont globales et sans retour possible : changement climatique, épuisement des ressources, chute de la biodiversité, maladies chroniques liées à la chimie de synthèse généralisée. Les catastrophes sont déjà là, et l'on parle de plus en plus d'effondrement. C'est qu'en quarante ans, à part les mots (*durable, vert, propre*) et des petits ajustements à la marge, rien n'a changé. Au contraire, l'empreinte écologique globale n'a cessé d'augmenter. Il est donc aujourd'hui impératif d'affronter cette question avec lucidité et sans faire comme si tout allait pour le mieux : pourquoi la machine politique et économique mondiale n'a-t-elle pas modifié sa trajectoire ? Pourquoi les choses ont-elles empiré ? Plus généralement : pourquoi les gens ne changent-ils pas ?

L'objet de cette étude n'est donc pas de dresser le catalogue des menaces écologiques globales qui pèsent sur le monde, mais de s'interroger en profondeur sur le fait qu'un tel catalogue, connu depuis tant d'années et sans cesse s'aggravant, n'ait pas semblé susciter de modification majeure dans l'ordre des choses, dans le comportement des gens et dans le jeu démocratique. Cinq chapitres parcourront diverses hypothèses d'ordre psychologique, sociologique, institutionnel et politique.

Chapitre 1

Inaccessibles raisins et tripes peu ragoûtantes

Où l'on examine deux hypothèses dans le domaine de la psychologie : l'impuissance des données objectives, à partir de l'expérience de Kurt Lewin, et les phénomènes de dissonance cognitive à la lumière d'une fable de Jean De La Fontaine.

a) *Savoir n'est pas pouvoir*

Longtemps, on a pu penser que le meilleur moyen d'inciter au changement consistait à informer. Les militants d'hier agissaient en distribuant des tracts. Les mouvements ou les États lançaient de vastes « campagnes d'information ». Cette manière de faire, si elle n'a jamais fonctionné, est en tout cas devenue obsolète. Déjà dans les années 40, lors de la seconde guerre mondiale, le psychologue américain Kurt Lewin avait montré que la persuasion par l'information était impuissante à modifier des comportements. Voici comment.

Dans le contexte de la guerre, le gouvernement des U.S.A. avait toutes les peines du monde à convaincre la population de se nourrir de pièces de viande « inférieures », les abats, afin de réserver les meilleures parts aux militaires. La célèbre expérience des « ménagères » de Lewin a consisté à tester deux méthodes pour inciter au changement : un premier groupe assiste à une conférence sur les bienfaits d'une alimentation équilibrée pour les soldats, suivie d'une présentation de quelques recettes à base de tripes. Le second groupe est, quant à lui, divisé en sous-groupes de discussion encadrés : après une brève présentation sur l'alimentation des militaires, un échange est proposé entre les participantes au sujet des réticences à utiliser les abats en cuisine. Les résultats de cette expérience furent édifiants : 3% des participantes au premier groupe ont préparé des abats dans la semaine qui a suivi ce test, contre 32% des participantes au second groupe. Conclusion ? Communiquer des informations ne permet pas de changer de comportement. Accompagner des réflexions dans le cadre d'un processus plus participatif est déjà nettement plus efficace.

Pour ce qui concerne les enjeux écologiques, il s'agit d'interroger nos pratiques de mobilisation. Ne sommes-nous pas trop souvent dans le rôle de « donneurs de leçon », dans la perspective de « communiquer des informations » ? Comme pour les tripes, ne serait-il pas plus efficace de privilégier des modèles participatifs, qui donnent aux gens la possibilité de nommer les obstacles, les réticences, les craintes liées aux changements de pratiques et de modèles ? Le chemin le plus court, donner des informations en espérant que les gens changent directement d'eux-mêmes, est souvent un vol d'oiseau inaccessible à nos trajectoires de vie qui sont des amas complexes d'habitudes, de représentations, de liens profonds. Changer, ça ne se décrète pas, ça se travaille collectivement.

b) « Comme il n'y pouvait atteindre »

Un autre concept issu de la psychologie peut expliquer certains blocages dans les démarches de changement : la dissonance cognitive. Pour l'illustrer, il est fréquent de recourir à la très courte fable de Jean de La Fontaine, *Le renard et les raisins*.

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas ;
Mais comme il n'y pouvait atteindre :
"Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats. "
Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

Le renard constate que les raisins sont objectivement mûrs : pour preuve, ils sont « couverts d'une peau vermeille ». Par ailleurs, il est affamé. Mais face à son incapacité à atteindre les grappes de raisin, il s'invente et proclame une autre réalité : les raisins sont verts, et bons pour des goujats. Cette fable n'est pas qu'une historiette. Elle illustre la tendance des individus, quand ils sont confrontés à une contradiction intérieure, à se persuader de l'inverse de ce qu'ils pensent, en quelque sorte.

Si nous appliquons ce fonctionnement psychologique, par exemple, à la situation du changement climatique, nous sommes à même de mieux comprendre des phénomènes comme le climatoscepticisme, l'indifférence ou le déni. Dans la fable, les raisins sont mûrs. Dans la réalité du changement climatique, les carottes sont cuites, nous allons devoir faire face à des bouleversements gigantesques. Le renard est affamé, il doit manger. Quant à nous, nos perspectives d'avenir sont menacées, nous devons changer. Le renard ne peut atteindre les raisins, il décrète donc qu'ils ne sont pas bons : voici la dissonance cognitive. Notre organisation socio-économique, nos responsables politiques, nous-mêmes, ne parvenons pas à atteindre les objectifs de limitation de nos productions et consommations. Nous vivons de façon contradictoire avec ce que nous savons. Nous pouvons faire l'hypothèse que la tendance à nier la réalité de l'origine humaine du réchauffement climatique, ou à minimiser son ampleur par « optimisme », est une manière de résoudre intérieurement cette dissonance cognitive. De même que les réticences à changer. « Ils sont pour les goujats », dit le renard. « Ce sont des trucs de bobos », disent de nombreuses personnes à propos des alternatives concrètes de consommation.

c) Changer est un travail

Ces deux exemples n'expliquent bien sûr pas tout. Ils sont avancés ici à titre d'hypothèses relevant du domaine de la psychologie individuelle et sociale. Qu'en tirons-nous comme enseignement pour nos pratiques et dans nos modes d'engagement ? Avant toute chose, qu'il est impératif de changer de logiciel. L'urgence dans nos pays n'est pas d'informer ou de distribuer des « kits » de

solutions toutes faites. Notre tâche est de parvenir à actionner des leviers individuels et sociaux qui ne se situent pas au niveau de la raison objectivante, mais plus en profondeur dans les fonctionnements : au niveau des habitudes, des représentations, des liens, des attachements, des peurs et des désirs. Des tripes, en somme.

En termes d'outils de mobilisation, posons-nous des questions concrètes : quelles activités, quelles rencontres, quelles paroles peuvent atteindre à ce niveau ?

Chapitre 2

Tipping points... nous y sommes presque

Où l'on comprend pourquoi le concept de point de bascule (tipping point) est à la fois une mauvaise nouvelle et un menu réconfort.

Vous avez entre les mains une branche de bois sec et vous souhaitez la briser en deux morceaux. Vous la posez sur votre cuisse et vous exercez une légère pression des deux côtés. Rien ne se passe. Vous appuyez plus fort, toujours rien, elle résiste décidément. Vous donnez alors tout ce dont vos muscles sont capables et là, soudainement, voici la branche brisée d'un craquement sec. Vous avez passé le point de bascule. Avant : malgré l'augmentation progressive de l'intensité de votre effort, la branche restait exactement la même, aucun changement n'était visible. Après : elle est irrémédiablement cassée, aucun retour en arrière n'est possible. Le changement n'est pas linéaire, il n'est pas proportionnel à notre débauche d'énergie, il suit son propre timing, nous surprend, d'un coup d'un seul parfois. On appelle ce phénomène le « point de bascule » ou encore « seuil critique ». On peut l'observer dans des domaines bien différents.

a) Avant les seuils critiques, on sait, mais on n'y croit pas

Il en va ainsi du changement climatique à l'échelle mondiale. Les experts n'ont cessé de rappeler qu'il fallait éviter de dépasser le seuil de 2°C de réchauffement, au-delà duquel des boucles de conséquences risqueraient de placer les événements climatiques hors de toute mesure et de tout contrôle. Le problème, c'est que tant que ce seuil n'est pas atteint, la majorité des citoyens et des décideurs continuent de considérer le réchauffement climatique comme une menace théorique. Il est frappant de constater que les États les plus demandeurs d'un accord contraignant lors de la COP 21 à Paris étaient les États insulaires déjà directement atteints par les modifications du climat. Ce qui touche directement les gens modifie leur perception du monde, contrairement aux menaces qui sont encore perçues comme abstraites. La solidarité et les convictions sont toujours plus fortes, hélas, quand les temps sont durs. Ce phénomène amène certains intellectuels à proposer d'autres stratégies de pensée et d'action face aux menaces écologiques. Ainsi, le philosophe Jean-Pierre Dupuy propose un « catastrophisme éclairé » (1) : il faut considérer les catastrophes à venir comme inéluctables, précisément pour pouvoir les éviter. Car « même lorsqu'ils sont informés, les peuples ne croient pas ce qu'ils savent ». Il ne s'agit donc pas de brandir des menaces et d'annoncer des catastrophes comme un prophète de malheur, mais de leur donner le statut de faits avérés. Cette étrange ruse métaphysique a, au minimum, le mérite de proposer une autre voie que l'optimisme naïf qui prévaut encore aujourd'hui chez beaucoup d'acteurs politiques et économiques. L'écrivain américain Jonathan Franzen, lui, a même osé s'insurger contre « l'obsession climatique » (2). Non

parce qu'il dénie la réalité du changement climatique, mais parce qu'il estime plus efficace de lutter « au présent », dans la pluralité des contextes, des sensibilités et des paysages affectés partout dans le monde.

Résumons. Les changements d'attitude tardent à venir car certains seuils critiques globaux ne sont pas encore atteints. Cette impasse semble insurmontable, mais la notion de *tipping point* recèle d'autres implications plus enthousiasmantes. Pour cela, il faut revenir à l'origine sociologique du concept.

b) Les sociétés peuvent aussi basculer... vers un mieux !

Malcolm Gladwell a écrit un best-seller sur le sujet, intitulé en français *Le Point de bascule, comment faire une grande différence avec de très petites choses* (3). Il y décrit, en accumulant les exemples historiques et les explications détaillées, comment de très nombreux processus sociaux (modes, changement d'attitudes, taux de criminalité, révolutions même) émergent sous la forme d'un effet boule-de-neige ou d'une épidémie. « La notion de point de bascule, écrit-il, repose sur cette possible soudaineté du changement, sans doute l'idée la plus difficile à accepter. L'expression « point de bascule » fut d'abord utilisée dans les années 1970 pour décrire la ruée des Blancs vers les banlieues, dans le nord-est des États-Unis. Lorsque le nombre d'Afro-Américains d'un quartier atteignait un certain point – disons 20% –, la plupart des Blancs quittaient le quartier immédiatement. La communauté, observèrent les sociologues, *basculait*. Le point de bascule est un seuil, un point d'ébullition, le moment où une masse critique est atteinte. » Cette observation, appliquée au sujet qui nous occupe, est plutôt réjouissante. En effet, cela pourrait signifier que le basculement vers des politiques et des pratiques beaucoup plus écologiques n'exige pas que *toute* la population soit au préalable convaincue de sa nécessité, mais seulement 10 à 15%, proportion qui correspond à un *tipping point* vers la généralisation d'un nouveau paradigme. Peut-être sommes-nous beaucoup plus proches de ce moment que nous ne le pensons. Une conscience en train de changer est en somme aussi invisible à l'œil nu qu'un dixième de degré d'augmentation de la température moyenne mondiale. Mais ce n'est pas moins réel, et cela mène aussi à un basculement. Reste à espérer que les basculements sociaux et politiques auront lieu *avant* les seuils critiques d'effondrement des écosystèmes et des systèmes socio-économiques. Dans un cas comme dans l'autre, la notion de *tipping point* est précieuse pour comprendre le fait que les changements visibles tardent à apparaître.

c) Écosystèmes et tipping points positifs

Par ailleurs, si des seuils critiques négatifs sont atteints dans beaucoup d'écosystèmes, le phénomène peut exister également dans l'autre sens. Des écosystèmes naturels et les communautés qui les entourent peuvent se régénérer en mettant en place des dynamiques qui profitent de *tipping points* positifs. « Chaque jour, on nous submerge d'informations sur la dévastation de l'environnement. On lit que les systèmes naturels, des forêts tropicales aux courants océaniques, approchent du « point de bascule » vers des changements irréversibles. Mais partout dans le monde, des points de bascule environnementaux positifs, qui penchent du côté de la durabilité, font tranquillement leur apparition. Dans des endroits où les régulations par le haut et les techniques de réparation coûteuses ne fonctionnent pas, ces points de bascule offrent une troisième voie pour restaurer les communautés naturelles et humaines. Au lieu d'essayer de réparer les dégâts faits à la nature, ou de changer

la nature humaine, ils utilisent le pouvoir inné qu'ont les deux à se soigner eux-mêmes – et l'un et l'autre. » (4) Les auteurs de ces lignes consacrent un article déjà ancien à deux exemples marquants de rétablissement de points de bascule environnementaux positifs. Le premier concerne la résurrection de la petite île d'Apo, au large des Philippines. Cette île, dont le mode de vie fut décimé par la surpêche moderne, put se réhabiliter à partir de l'instauration d'une interdiction de pêche sur 10% de la surface des eaux environnantes, zone qui fut le point de départ d'une reconstitution des populations de poissons à partir de laquelle un nouveau mode de pêcherie fut adopté par les communautés locales. Le second exemple fait honneur à la réhabilitation des traditionnels *johads* (des digues de terre) dans le Rajasthan au nord-ouest de l'Inde. Cette région où l'eau est très rare avait connu une spectaculaire érosion des sols, source de destruction des modes de vie et de subsistance. Remettre en fonctionnement les *johads*, qui avaient été obstrués par le déversement des couches arables du sol, a permis de reconstituer des réserves locales d'eau, accumulées pendant les moussons.

d) C'est pour bientôt, poursuivons nos engagements

Ces deux cas exemplaires ne sont pas isolés. On peut observer de tels processus partout dans le monde, quand des communautés s'organisent à partir des réalités des lieux et de techniques simples à partager. Ce « point de bascule positif » est d'ailleurs merveilleusement illustré par la célèbre nouvelle de Jean Giono, *L'homme qui plantait des arbres* (5). C'est le récit d'un homme solitaire qui, sur un aride plateau provençal abandonné, se met à planter des arbres, toute sa vie, si bien qu'il finit par créer une gigantesque forêt qui charrie avec elle l'eau, la vie, la joie. Il s'agit ici d'une fiction, mais dont les mécanismes sont tout à fait réels et trouvent des échos pratiques dans divers projets de reforestation de déserts en divers lieux de la planète. Le fait remarquable, dans ces boucles de rétroactions positives, c'est que les aspects naturels (liés aux écosystèmes) se prolongent spontanément en bienfaits sociaux et culturels, et vice-versa. Retrouver un accès à l'eau permet de remettre sur pied des coopératives agricoles locales, de faire revivre les communautés, de rouvrir des écoles, et ainsi de suite.

Que faut-il en tirer comme enseignements ? Probablement que pour s'investir en faveur de l'environnement, de la biodiversité et des écosystèmes, de l'agriculture biologique et locale, il est indispensable de partir du terrain, de la base et de dynamiques situées dans l'espace et dans le temps. Allons même plus loin : le meilleur moyen de toucher un public de plus en plus large est de commencer de façon localisée, en « intensif ». « *Qui trop embrasse mal étreint* » énonce la sagesse populaire. Inutile donc de viser des objectifs impossibles, trop globaux, théoriques, abstraits. Les États s'en chargent lors d'événements comme la COP21. Quant à nous, citoyens, associations, mouvements, agissons collectivement là où nous sommes, ici et maintenant. Surtout, ne nous décourageons pas si rien, en apparence, ne semble se transformer. Pourquoi les gens ne changent-ils pas ? nous demandons-nous en fil rouge de cette étude. Peut-être parce que les tipping points (négatifs et positifs) ne sont pas encore atteints. Mais nous y sommes presque. C'est pour bientôt et, selon le type de points de bascule en question, pour le pire... et, ou, pour le meilleur.

Chapitre 3

Gandhi, Rabhi, colibris... rikiki ?

Où l'on s'interroge sur les démarches individuelles et volontaires. Mises ensemble, peuvent-elles vraiment, par contagion, modifier les sociétés en profondeur ?

« *Soyons le changement que nous voulons voir dans le monde* ». La phrase est attribuée à Gandhi et fait florès sur les réseaux sociaux, sur les appuis de fenêtre et en exergue des bouquins. Elle alimente quelques autres citations du même acabit et sert de socle philosophique à un mouvement de pensée et d'action qu'on peut regrouper, grosso modo, sous les vocables de simplicité volontaire ou de sobriété heureuse. L'esprit de ce mouvement, plus que jamais, est incarné par Pierre Rabhi et la légende du colibri qu'il a popularisée :

Un jour, dit la légende, il y eut un immense incendie de forêt. Tous les animaux terrifiés, atterrés, observaient impuissants le désastre. Seul le petit colibri s'activait, allant chercher quelques gouttes avec son bec pour les jeter sur le feu. Après un moment, le tatou, agacé par cette agitation dérisoire, lui dit : "Colibri ! Tu n'es pas fou ? Ce n'est pas avec ces gouttes d'eau que tu vas éteindre le feu !" Et le colibri lui répondit : "Je le sais, mais je fais ma part." (6).

a) Une éthique... efficace ?

Dans les deux premiers chapitres de cette étude, nous avons relevé plusieurs obstacles à un changement des comportements individuels dans un contexte de crise écologique pourtant objectivement dramatique. Entre autres, le fait que la simple connaissance de données scientifiques ou d'informations théoriques ne suffit pas à déclencher de modification substantielle des modes de vie et des orientations politiques. Par ailleurs, il s'avère que les dégradations des écosystèmes et des sociétés, ainsi que leurs éventuelles régénérations, ne se produisent pas de façon linéaire et proportionnelle à leurs causes, mais par ruptures, subitement. Ainsi, avant les catastrophes, personne ne les pense possibles car les apparences semblent moins alarmantes que ce que disent les chiffres et ce que prédisent les modèles. On sait, mais on n'y croit pas.

La philosophie d'un mouvement comme celui des *Colibris* semble, a priori, proposer une démarche de changement capable de lever de tels freins. En effet, ce qui est mis en avant, tant dans le discours de Pierre Rabhi que dans les groupes de simplicité volontaire, c'est la dimension spirituelle du changement, qui s'enracine dans une éthique (voir encadré). Autrement dit, il ne s'agit pas ici de modifier les choses par l'extérieur, sous la contrainte de données objectives, mais bien par un changement de regard, par une « insurrection intérieure » des consciences. Et ce

changement de regard est voué à se communiquer par contagion en quelque sorte, de proche en proche, grâce à des rencontres, à l'engagement personnel, à l'inspiration de personne à personne. Jusqu'à atteindre un point de bascule sociologique ? Chacun l'espère, bien sûr, mais nous allons ici nous poser la question de façon directe : est-ce que cela fonctionne ? Est-ce que cela change réellement la société ?

Le philosophe et psychanalyste Miguel Benasayag, interrogé par le journal *L'Âge de Faire* au sujet de Pierre Rabhi, a cette réponse diplomatique : « *Je le connais personnellement assez peu. La seule chose, c'est que j'ai une pensée urgente et plutôt que le colibri, je préfère un canadien méchant qui va éteindre l'incendie.* » (7) Voici posée la question de l'efficacité : miser sur les changements individuels des consciences, cela peut-il enrayer à temps les catastrophes écologiques en cours ? Le timing n'exige-t-il pas des réactions autrement plus rapides ? Plus fondamentalement : la voie individuelle de l'engagement et de l'exemple est-elle convaincante ?

b) Des décroissants sinistres aux exaltés incohérents

Pour Paul Ariès, l'un des promoteurs en France du courant politique de l'objection de croissance, l'attitude strictement exemplative revient à jouer à « *Plus décroissant que moi tu meurs* » (8). Exhiber ses choix de vie, lors d'une conférence ou en repas de famille, est probablement la meilleure manière de dégoûter à jamais un interlocuteur de l'écologie. Dresser une liste de vertus « décroissantes », souvent en forme d'inventaire de privations (je n'ai pas de TV, pas de bagnole, pas de GSM, je ne bois pas de Coca, etc.), séduira peut-être quelques esprits déjà rebelles mais produira l'effet inverse sur la majorité : du rejet, voire de l'écœurement et, pire, un prétexte tout trouvé pour les adversaires de l'écologie. Ceux-ci la fragiliseront d'autant plus facilement en la qualifiant, entre autres, d'« écologie de la contrition » ou d'« écologie punitive » (9).

Du coup, par retour de balancier, depuis quelques années un dogme semble s'être installé : il faut montrer des choses positives, on en a marre des avertissements et des leçons de morale ! Dans cette optique, le récent succès en salles du documentaire *Demain* est réjouissant. Il donne envie de croire que cette fois, c'est la bonne, qu'enfin une proportion suffisante de citoyens est prête à inverser le cours de l'histoire. Pourtant, quelque chose en nous sait que sous la vague d'enthousiasme, l'océan des habitudes a une force d'inertie beaucoup plus grande. Un ami enseignant me confiait récemment : « *Certains collègues me parlent du documentaire Demain avec des étoiles dans les yeux, ils me plaquent presque au mur dans les couloirs en me forçant à dire avec eux que c'est génial, que tout va changer. Mais la plupart d'entre eux roulent en 4x4 et ont un train de vie à cent mille lieues d'une empreinte écologique soutenable... Je n'arrive pas à me joindre à l'enthousiasme général.* » Cette anecdote ne mériterait pas d'être rapportée si elle ne trouvait, hélas, d'innombrables échos dans nos expériences de vie. Or il faut reconnaître que toute incohérence pose un problème majeur à la crédibilité de celui qui propose (ou s'enthousiasme pour) une autre voie existentielle.

c) Impasse du prosélytisme

Nous voici donc face à un dilemme qui semble insurmontable : soit assumer l'austérité monacale d'une vie absolument cohérente (mais c'est presque impossible, et très rebutant pour le profane qui n'y voit que privations), soit

prendre le parti de l'exubérance (un peu forcée) sans trop s'embarrasser d'évidentes contradictions (et perdre alors tout crédit). Ces deux extrêmes sont le fait d'inclinations humaines. Entre les deux, reconnaissons qu'il y a théoriquement la place pour une vie authentiquement joyeuse et cohérente avec les idéaux de la simplicité volontaire. Chacun a pu croiser sur sa route des personnalités hors du commun, inspirantes, dont la rencontre est souvent décisive et dont les choix de vie sont à la fois exemplaires, assumés et communicatifs. Mais leur nombre est hélas bien plus faible que celui des convaincus qui se retrouvent, malgré eux, piégés par l'immense gouffre qui sépare les idées radicales de... la capacité à changer radicalement. Et qui en reviennent ou en deviennent, au choix et mille fois hélas : aigris, déçus, grillés, malades, marginalisés, coupés du monde... voire carrément paranoïaques ou conspirationnistes.

Ainsi, dans la pratique, le précepte de Gandhi, « se changer soi-même pour changer le monde », semble montrer quelques limites, du moins dans la capacité à faire boule-de-neige. Si les gens ne changent pas, ou en trop faible nombre, ou pas assez vite, c'est donc probablement aussi en partie parce que la manière de vivre de ceux qui affirment avoir changé ne suffit pas à convaincre les autres. L'alternative visible n'est pas assez désirable, en regard de tout ce que le contexte sociétal et l'imaginaire collectif a construit en termes de désirs, d'inquiétudes, de représentations et d'habitudes (10). L'hypothèse est douloureuse mais il faut la prendre en compte. Non pour décourager les efforts des partisans de la sobriété heureuse mais pour reconforter ceux-ci au contraire, pour « relâcher la pression » : l'avenir de la planète ne dépend pas de leur seule vertu. Il existe des rapports de force (politiques), des blocages (psychologiques), des verrouillages (socio-techniques) et des illusions (philosophiques) qu'un prosélytisme vert ne peut lever par la seule force de l'exemple et du zèle. Nous avons déjà abordé certains de ces obstacles au changement, nous en aborderons d'autres dans les chapitres suivants. Clôturons celui-ci en adaptant notre intuition initiale. Puisque cela ne semble guère fonctionner à l'échelle collective, pourquoi une démarche profonde d'insurrection des consciences apparaît-elle tout de même indispensable ? Et comment, à quelles conditions, peut-elle alors survenir ?

d) Réhabilitation du politique

Tout ce qui vient d'être lu semble remettre en question les démarches de simplicité volontaire et de sobriété heureuse. Ce n'est pas le cas. Ce qui est en cause, c'est la part que peuvent prendre ces démarches dans un débat de société. Si elles apparaissent comme le seul chemin possible, si elles s'accompagnent d'un discours de dénigrement général des institutions, des dynamiques politiques, des autres préoccupations collectives ou, pire, de jugements interpersonnels et culpabilisants, alors de fait elles en deviennent nuisibles au changement collectif lui-même, et ont pour seul effet de créer une fracture sociale entre ceux qui se revendiquent « conscients et responsables » et les autres. De tels colibris auraient un impact rikiki et rififi. Mais l'exigence de « faire sa part » n'a pas vocation à être un dogme exclusif, à encourager au repli, de la même manière que Gandhi ne s'est pas contenté d'être vertueux dans son ashram. Gandhi a fait bien davantage que « sa » part, il a mené des luttes politiques et s'est investi bien au-delà de sa propre responsabilité dans les déséquilibres du monde. Ainsi, nous faisons l'hypothèse que la sobriété heureuse ou la simplicité volontaire sont utiles à partir du moment où elles deviennent des socles pour une action qui mène bien au-delà de leurs cercles. Contre-productives en tant que conseils aux autres, elles sont un puissant moteur en tant qu'exigences pour soi. Exigences philosophiques, spirituelles, qui

impliquent des engagements collectifs, politiques et sociaux.

e) Nos attachements ne sont pas une mince affaire...

Enfin, il est illusoire de penser qu'un individu possède en lui-même les ressources pour s'arracher à ses attachements et à ses dépendances (par exemple : le confort, la télévision, la cigarette, la voiture, le supermarché, le produit vaisselle super-dégraissant, la propriété privée, le gravier net sans aucune herbe, les magazines de publicité ou de sport, les réseaux sociaux, etc.). Cette vision de la liberté comme détachement de toute une série d'entraves est un mensonge : on ne se détache que pour s'attacher à autre chose (11). Par ailleurs, les objets ou les habitudes qui semblent nous attacher au modèle consumériste ne sont pas des défauts ou des détails dont nous serions esclaves. Ce sont les manifestations extérieures d'attachements existentiels (12), souvent profondément inscrits dans une histoire. La première fois que ma grand-mère, ou la vôtre, a emmené ses enfants dans un supermarché fut un moment sacré, l'expression d'un espoir authentique et émouvant, celui d'une vie meilleure, plus sûre, moins pénible. L'habitude du supermarché, du portable ou de la voiture individuelle, entre autres exemples, est donc enracinée dans un enchevêtrement de valeurs, d'actions et de croyances. « Moins de biens, plus de liens » : les slogans, tout admirables et justifiés qu'ils soient, sont impuissants à dénouer cet enchevêtrement. Ils restent à la surface de la conscience, dans l'illusion de la maîtrise et du choix strictement rationnel. Ils ont cependant le mérite de désigner ce qui est essentiel : ce qui fait agir, ce sont les liens. Ainsi, comme l'exprime l'anthropologue Bruno Latour, *« la question ne se pose plus de savoir si l'on doit être libre ou attaché, mais si l'on est bien ou mal attaché. L'ancienne question faisait de la liberté et de l'autonomie du sujet le souverain bien. La nouvelle question (...) nous oblige à considérer la nature précise de ce qui nous fait être. L'ancienne question dirigeait l'attention soit vers le sujet, soit vers le monde étranger des forces qui pouvaient l'aliéner ; la nouvelle s'attache aux choses mêmes. »* (13) En suivant Bruno Latour, ce n'est donc pas par l'addition de volontés « en réseau » que nous créons un autre monde, mais par l'entremise de liens et d'attachements nouveaux, qui nous « font faire » autre chose. La sobriété heureuse n'est donc en aucun cas pour nous un « modèle à propager » sous forme de kit de changement, mais plutôt une intuition de ce qui peut advenir quand on s'attache à d'autres manières de cultiver, de manger, de se parler, d'éduquer nos enfants, de pratiquer la démocratie, le commerce, de concevoir la technologie ou la propriété... Tout sauf simple !

La dimension spirituelle de la sobriété heureuse et de la simplicité volontaire

Pierre Rabhi ne s'en cache pas, la sobriété heureuse qu'il propose comme voie de changement est une attitude authentiquement spirituelle, qui a pour fondement le caractère sacré et mystérieux de la vie.

« Une existence accomplie se mesure-t-elle à la réussite économique, politique, ou autre ? Tout est élément éphémère dans ce fleuve peu tranquille que nous appelons l'histoire. Même ceux que nous nommons les « grands hommes » y disparaissent, ne laissant au creux de notre mémoire qu'une empreinte évanescence dans l'immensité infinie du silence. Toutes les disciplines réunies ne peuvent nous éclairer, parce qu'elles ne nous donnent à comprendre que les fragments d'un phénomène qui échappe à la compréhension globale. Elles ont cependant le mérite, pour les âmes humbles, de mettre en évidence l'impossibilité pour la pensée, de nature limitée, de nous permettre l'accès à une réalité de nature illimitée. Cependant, lorsque la pensée prend conscience de ses limites, silencieuse, elle nous conduit jusqu'aux rivages de l'inconnu. Elle s'apaise alors, découvre la sobriété, et nous introduit à une contemplation dénuée de tout questionnement sans objet, de toute attente ou ambition, qui ouvre notre être profond à ce qui n'est réductible à aucun langage. (...) Nos connaissances ont pu nous expliquer comment une humble graine germe et perpétue la vie, mais n'ont jamais élucidé le pourquoi de la vie.

La vérité n'est pas à débusquer quelque part. (...) Elle ne se révèle que lorsque nous cessons de spéculer et de nous tourmenter. Nous ne pouvons en être visités que dans l'immobilité et le silence. Et dans cet état, il n'y a place pour aucun point de vue, aucune opinion à propos de ce sur quoi il n'y a rien à dire. La vérité semble préexister à tout ce qui existe. Il est probable - du moins, c'est ainsi que je le ressens - que ce soit ce que nous appelons, dans une approximation intuitive, et sous l'aiguillon d'un doute permanent, la puissance du divin, que les primitifs, nos lointains géniteurs, pressentaient dans toutes les manifestations de la vie. » (Pierre Rabhi, La sobriété heureuse, Actes Sud, 2010, pp. 80-81.)

Dans le même esprit que cette sobriété heureuse, car les deux appellations se chevauchent davantage qu'elles ne se concurrencent, la simplicité volontaire ne se présente pas comme une accumulation de privations, mais comme une dynamique de libération qui incite à... se relier davantage (« moins de biens, plus de liens »). Le caractère religieux d'une telle démarche, au sens premier et étymologique du terme (ce qui relie), est indéniable.

Chapitre 4

Verrouillage, lobbies, experts... le cocktail de l'immobilisme

Où l'on pose le regard sur les mécanismes institutionnels qui bloquent le changement sociétal.

Les choses auraient-elles pu se dérouler autrement ? Imaginons, par exemple, que dès le début du vingtième siècle, la logique ait prévalu dans l'aménagement du territoire, avec une priorité absolue pour un maillage dense de transports collectifs dans les villes et entre elles, reléguant la voiture individuelle aux quelques cas où elle s'avère indispensable, pour des liaisons plus ponctuelles... Ou encore : reconstruisons mentalement un monde où l'agriculture et la production d'énergie seraient restées décentralisées et locales, avec des innovations techniques aussi performantes que celles que nous connaissons, mais différentes, adaptées à des circuits courts de production...

Nous sommes habitués à considérer l'innovation technologique comme un bienfait inéluctable, voué à s'imposer quoi qu'il arrive. "Il faut vivre avec son temps", entend-on régulièrement. Sans renier l'adage, il faut pourtant dénoncer ce qu'il a de mensonger. Il laisse croire, en effet, que la direction qui est prise est la seule possible. Pourtant, chaque décision de consacrer des investissements (de recherche, d'expérimentations) à un certain type d'innovation ou de technique est en même temps une décision de ne pas les consacrer à d'autres types d'outils. Nous allons ici nous demander pourquoi tels choix sont posés, puis prolongés, plutôt que d'autres.

a) Le syndrome du clavier AZERTY : le verrouillage socio-technique

Pourquoi les premières lettres de nos claviers sont-elles QWERTY ou AZERTY ? Parce qu'au temps de la machine à écrire à rubans, il fallait éviter que les tiges ne s'emmêlent, et pour cela faire en sorte que les doigts les plus forts ne frappent pas trop fréquemment les lettres les plus courantes. Homogénéiser le rythme de frappe, tel était donc le critère de choix. "Aujourd'hui, les claviers numériques plats n'ont plus besoin de telles précautions. Certains ingénieurs ont donc inventé un nouveau type de clavier beaucoup plus performant et rapide que l'AZERTY : le DVORAK. Mais qui utilise un clavier DVORAK ? Personne. Nous nous trouvons donc dans la situation absurde où les vieilles machines à écrire ont disparu, mais où tout le monde utilise encore l'ancien système technique qui les accompagnait, et qui s'avère moins performant pour notre époque." (14)

Cet exemple est emblématique d'un phénomène encore peu étudié : le verrouillage socio-technique, parfois également appelé verrouillage institutionnel. S'il s'avère assez anodin pour ce qui concerne la dactylographie, il peut être beaucoup plus préoccupant dans d'autres domaines de choix fondamentaux de société que sont

les enjeux énergétiques, alimentaires, de mobilité ou de logement. Il semble chaque jour plus absurde d'être enfermés dans des trajectoires qui dépendent de choix opérés il y a parfois très longtemps, à une époque où la connaissance du monde et la conscience des enjeux n'était pas la même qu'aujourd'hui. En Belgique, l'équipe de chercheurs du GIRAF (Groupe interdisciplinaire de recherche en *agroécologie* du FNRS) est pionnière dans l'analyse de ces phénomènes de verrouillage en ce qui concerne l'agriculture. Par exemple, le cas de la conversion des élevages en bio est rendue plus compliquée par un verrouillage systémique de l'ensemble de la filière autour de Blanc-bleu belge. *“Les agriculteurs, attachés à cette race faisant partie intégrante de leur patrimoine, ont l'habitude de travailler avec de tels animaux. Pareillement, les vétérinaires sont spécialement adaptés à travailler avec ces races (responsables de leurs rentrées financières, étant donné le recours systématique aux césariennes). Le boucher est aussi habitué à la découpe spécifique de cette race. De plus le consommateur est demandeur de cette viande significativement plus maigre que celle des races élevées de manière plus extensive. Autant d'acteurs (les représentants de commerce ont aussi un rôle non-négligeable dans ce phénomène) qui ont évolué dans un système conventionnel allant dans ce sens, et qui se sont petit à petit enfermés dans un système socio-technique fortement verrouillé.”* (15)

De tels exemples de verrouillages globaux se retrouvent dans presque tous les domaines de la vie économique. La centralité de la voiture dans nos vies dépend, elle aussi, de choix du passé. Elle conditionne à présent tous les autres choix possibles : notre aménagement urbanistique est ce qu'il est, la distance entre nos foyers et nos lieux de travail également, ainsi que nos habitudes psychologiques, etc. De tels investissements en infrastructures ont été consentis pour favoriser l'usage de la voiture individuelle par le plus grand nombre qu'il est presque impossible que nous décidions à présent collectivement de nous en passer. Et il en va de même pour les centrales nucléaires, les réseaux de distribution électrique (qui conditionnent l'évolution des législations), les règles de construction urbanistique, la fiscalité immobilière, etc.

b) Le rôle des lobbies

Le terme “lobby”, en anglais, signifie un couloir, un vestibule. Au début du dix-neuvième siècle, en Angleterre, le mot a servi à désigner les couloirs de la Chambre des Communes, où des groupes de pression pouvaient discuter avec les membres du Parlement. Par extension, un “lobby” est donc un groupe d'influence, qui tente d'infléchir la conception ou l'adaptation des législations à la faveur d'intérêts privés, le plus souvent économiques. Bien sûr, ce type de pratiques existe depuis longtemps et est aimanté par les lieux d'exercice du pouvoir. Mais un phénomène particulier se développe dans des villes comme New-York ou Bruxelles, qui concentrent des institutions Mammouth consacrées à élaborer des législations pour des continents entiers : le lobbying y devient permanent, professionnel, démesuré et s'immisce dans le jeu démocratique de façon anormale. Pour prendre une métaphore organique, on peut accepter qu'un corps soit de temps en temps sujet à des petites infections bénignes, il peut s'en remettre ; par contre, qu'autour de ses organes vitaux se développent des tumeurs malignes risque d'être fatal. L'existence d'un lobbying massif autour des institutions européennes est de l'ordre de la tumeur démocratique. Les estimations font état de la présence active de 20.000 à 30.000 lobbyistes à Bruxelles. *“Parmi celles-ci, environ 70 % représenteraient des intérêts*

commerciaux. Il s'agit de multinationales qui défendent leurs intérêts en direct, d'associations professionnelles qui représentent un secteur particulier ou de consultants privés souvent issus des institutions européennes ou encore d'avocats qui interviennent à la carte pour qui les paie. Parallèlement, quelque 20 % des lobbyistes représentent des autorités publiques (Etats, régions, villes...) et les 10 % restants rassemblent des ONG comme la nôtre ou des syndicats.” (16)

L'observatoire des lobbies européens (CEO, *Corporate Europe Observatory*), basé à Bruxelles, a réalisé une courte vidéo de dix minutes (17) qu'il serait intéressant de diffuser systématiquement dans tous les lieux où l'on explique le fonctionnement des institutions européennes : dans les classes du secondaire, lors des débats publics, dans les formations de base à la participation démocratique. Non pas pour induire un sentiment de manipulation, mais au contraire pour désigner les mécanismes précis (et légaux) qui permettent à des intérêts privés de s'immiscer et de peser dans le discernement démocratique. Cela pourrait aider, entre autres, à déconstruire les récits conspirationnistes, qui prennent de l'ampleur et alimentent l'impuissance collective. Au contraire, faire l'analyse et la description de dérives concrètes, étayées, identifiables, comme s'y attache CEO, peut permettre de faire évoluer les opinions et les institutions.

c) L'expertise, cette fausse neutralité

Les verrouillages sociotechniques et les pratiques de lobbying, qui vont de pair, se drapent de justifications qu'il est parfois difficile de contredire. N'est-il pas normal, au fond, que les décideurs politiques prennent conseil auprès des spécialistes des matières dans lesquelles ils doivent légiférer ? N'est-il pas légitime de favoriser les infrastructures et les technologies déjà installées, dans lesquelles nous avons accumulé de la compétence et de l'expertise ? Mais ce recours au bon sens est très souvent utilisé pour masquer les pires absurdités. “Faisons confiance aux experts”, tel est souvent l'argument avancé pour faire taire les inquiétudes populaires face à tel produit chimique ou telle technologie de pointe. Ce discours, en réalité, se fonde sur un mythe absolu qui continue d'alimenter l'imaginaire occidental : celui d'une science neutre et objective. Or, s'il est exact que la finalité de l'attitude scientifique fondamentale est l'observation et l'expérimentation de faits et de phénomènes neutres en soi, cela ne garantit en rien que les scientifiques eux-mêmes le soient, dans leurs options et engagements de recherche, dans leurs financements, dans leur adhésion plus ou moins forte à des paradigmes, dans leur vision des applications pratiques des découvertes. Par ailleurs, les finalités de l'expertise scientifique, des intérêts économiques et de la démocratie sont rarement convergentes. Sous couvert d'expertise, les conseils fournis au monde politique par des spécialistes issus d'entreprises privées sont marqués du sceau du conflit d'intérêt. “De fait, et dans la grande majorité des cas, ces conflits ne se traduisent pas par une action volontairement malhonnête, mais ils induisent un biais psychologique qui laissera le plus souvent la place à un a priori favorable en fonction de liens de connaissance, de révérence ou d'intérêt financier.” (18)

d) Décrypter les mécanismes (pour éviter de voir des fantômes)

Verrouillages, lobbies, alibi de l'expertise : nous n'avons pu qu'effleurer ces trois notions qui, chacune, méritent des livres entiers. L'objectif était ici, surtout, d'attirer l'attention sur les mécanismes. Pourquoi ? Parce que dans une situation de frustration, face au constat que les choix techniques qui devraient être favorisés

pour préserver la planète, la santé humaine et la vie en général semblent au contraire freinés, la tendance, hélas en pleine expansion, est de considérer que la cause de l'immobilisme relèverait essentiellement d'une concertation consciente de ceux qui détiennent le pouvoir politique et économique. Or, nous l'avons vu, les choses ne sont pas si simples : les blocages reposent sur des fonctionnements complexes et multiples. Comme le dit avec ironie le philosophe Michaël Foessel, "Plutôt que de dénoncer *un* complot dont les citoyens seraient unanimement victimes, il faudrait admettre que la société est faite d'une multitude de conjurations minuscules." (19) Ce qui conduit certains vers le fantasme du grand complot, c'est que les conséquences des mécanismes décrits plus hauts, par exemple le fait que l'État belge s'enfonce dans la prolongation du nucléaire, peuvent ressembler aux effets qu'aurait une conspiration globale. C'est tout l'enjeu que nous devons travailler en éducation populaire : maintenir vif le travail critique et pédagogique qui s'enracine dans notre indignation face aux déséquilibres économiques et écologiques, tout en maintenant le focus sur les mécanismes concrets à l'œuvre, vérifiables, à dénoncer et à dépasser. Pour éviter que cette indignation ne mute en colère irrationnelle ou en délires complotistes. Il s'agit bien de transformer la société, d'aller plus loin dans la démocratie, et non de se faire mousser avec des fictions.

Chapitre 5

“Certitude, servitude”

À propos de tout ce qui pèse dans nos têtes, sous forme de certitudes plus ou moins indispensables, plus ou moins mortifères, qui incitent à l'inertie.

a) Toutes ces choses qui nous font penser

“L’Homme s’est toujours adapté”. “L’Homme est un loup pour l’Homme”. “Personne n’est parfait”. “Les hommes savent pourquoi”. “La Terre est féminine”. Davantage que des jeux de mots, ces cinq phrases, chacune à leur manière, véhiculent des contenus de pensée extrêmement puissants. Ceux-ci se sont fixés, par répétition, dans un arrière-fond semi-conscient, collectif, partagé, qui sert de base à notre vision culturelle du monde, qu’on le veuille ou non, qu’on les juge vrais ou pas. Ces exemples ne sont qu’une infime partie d’une sorte d’immense réservoir culturel où cohabitent certitudes populaires, habitudes intellectuelles, visions du monde, représentations du passé et de l’avenir...

Dogmes, mythes, imaginaire collectif, archétypes, bon sens, paradigmes, stéréotypes, messages publicitaires... Mélanger toutes ces formes d’influences sur la pensée humaine relève du sacrilège, scientifiquement parlant. Mais nous n’avons pas le temps, et vous n’avez pas l’envie, de prendre des pincettes quand il s’agit plutôt de prendre le taureau par les cornes ! Et de toute façon nous n’allons pas les mélanger, seulement les considérer ensemble. Car nous en sommes certains, à l’intérieur de notre cerveau, toutes ces choses qui nous font penser, désirer et croire malgré nous, ne sont pas rangées dans des tiroirs séparés. Par ailleurs, elles nous sont indispensables ! Il ne s’agira pas ici d’opposer, de façon naïve, une pensée soi-disant libre et rationnelle d’un côté, et la rigidité des idées reçues de l’autre. Pleinement conscients que la dynamique de la pensée et des idées repose sur les interactions entre ces instances “reçues”, héritées culturellement en quelque sorte, nous nous attarderons donc seulement sur quelques cas où, précisément, la dynamique semble rompue et la pensée rigidifiée. Sur quelques points de fixation qui, considérés ensemble, peuvent aider à expliquer pourquoi les changements sociétaux se font attendre.

b) La publicité, cet océan d’implicites

Avec un budget mondial annuel situé entre 500 et 1000 milliards d’euros, la création et la diffusion de messages publicitaires occupe l’espace économique, public, médiatique, culturel, domestique. Si l’on a pu prendre la chose à la légère, avec parfois un certain ravissement face à cet “american way of life” dans l’après-guerre (il faut dire que les publicités d’alors, franchement stéréotypées, pouvaient prêter à rire), il devient plus compliqué aujourd’hui de tenir sur cette question un discours désinvolte. Normalisée, la publicité fait aujourd’hui partie du décor, elle est totalement imbriquée dans le quotidien des populations. Sans entrer dans le débat sur le neuromarketing et le degré d’influence subconsciente que des

images, des sons ou des odeurs peuvent avoir sur nous et nos enfants, qui pourrait aujourd'hui prétendre ne pas être influencé par la publicité ?

Pris isolément, tel ou tel spot publicitaire peut sembler innocent voire franchement sympathique. Les sauces De Vos-Lemmens et les cuisines Ixina ne jouent pas un rôle majeur dans le changement climatique et contribuent à la bonne humeur familiale. Sans doute. Mais il n'empêche : mon fils de quatre ans connaît déjà la ritournelle de la concurrente, "mon rêve ma cuisine", et je ne compte plus le nombre d'imitations conviviales, en société, de l'accent bruxeleer des sauces précitées. L'ensemble des spots, réclames, panneaux, messages subliminaux, sans cesse martelés, créent une culture commune dont on ne peut s'extraire qu'en se coupant du monde, littéralement. Se prétendre imperméable à une telle influence serait bien présomptueux. Quelle est la part de cette omniprésence commerciale dans notre difficulté collective à inventer d'autres fonctionnements ? Difficile à évaluer, elle n'est en tout cas pas anodine. Car, au-delà de l'impact de telle ou telle marque, l'implicite partagé par la grande majorité des messages publicitaires est celui de la consommation, de la production industrielle, de la croissance. Cela contribue à maintenir nos certitudes, notre confiance dans le fait qu'il ne pourrait pas en être autrement, que notre modèle socio-économique n'est pas le produit d'une histoire et de rapports sociaux, mais une sorte d'évidence naturelle. Nous savons que nous consommons beaucoup trop, mais la puissance affective de l'environnement publicitaire, socialement accepté, nous glisse à l'oreille : "n'en faisons pas un drame, c'est comme ça, c'est notre vie..." En caricaturant (à peine), c'est comme si notre raison, qui sait que le pétrole n'est pas éternel, abdiquait face à nos tripes, qui (avec l'aide de la pub) continuent d'apprécier la puissance du dernier Nissan Qashqai, la robustesse de la Caddy Life VW ou l'élégance de la jolie Mini.

c) Imaginaire culturel : technologie, innovation, responsabilité

La pub renforce et se nourrit de deux plus gros poissons qu'elle : l'imaginaire du Progrès techno-scientifique et l'hégémonie culturelle du néolibéralisme. Ces deux monstres, difficiles à saisir, sont partout et nulle part, comme l'air qu'on respire. Allez dire à votre voisin qu'il est influencé par l'hégémonie culturelle néolibérale... ou à vos amis qu'ils sont dépendants du mythe du Progrès... Ils vont regarderont d'un drôle d'œil. Et pourtant : certaines croyances sont plus ancrées que jamais. Les grands mots-clés d'aujourd'hui, quand il s'agit de sortir de la "crise", demeurent "responsabilité", "technologie", "innovation", "esprit d'entreprise". Comme si l'anthropocène, époque définie par l'excès productif et le franchissement des limites de la biosphère, exigeait encore davantage d'excès, exigeait d'être jusqu'au bout la caricature d'elle-même. Le philosophe Pascal Bruckner résume cette posture, encore très largement partagée (même si certains peinent à l'avouer) : "*Le remède, écrit-il, est dans le mal (Jean Starobinski), dans cette civilisation industrielle honnie, cette science qui effraie, cette crise qui n'en finit pas, cette mondialisation qui nous dépasse : seul un surcroît de recherches, une explosion de créativité, un saut technologique inédit pourront nous sauver. C'est à repousser les frontières de l'impossible qu'il faut travailler, en encourageant les initiatives les plus folles, les idées les plus époustouflantes.*" (20) Sidérés par de tels propos qui relèvent d'une forme de dogmatisme, nous connaissons des écologistes qui en viennent à considérer que le seul chemin réaliste pour passer (enfin) à autre chose serait de précipiter l'excès, de "brûler tout le pétrole", de "réchauffer le climat encore plus vite". Une sorte de stratégie par dépit. Une version plus douce consiste à miser sur la "pédagogie des

catastrophes” (21) : seuls des événements traumatisants, ponctuels et modérés, seraient à même de briser l’imaginaire culturel techno-scientiste. Cinq ans après Fukushima, douze ans après le Tsunami, rien n’est moins sûr.

d) Stéréotypes-repoussoirs de l’effondrement

Pour compléter l’emprise de ce paquet de certitudes, de “toutes-ces-choses-qui-nous-font-penser” que le monde suivra son cours et que l’être humain s’adaptera, il faut encore mentionner le poids des stéréotypes liés à un effondrement de civilisation. L’industrie du cinéma (2012, *Le jour d’après*, *Waterworld*, *Mad Max*, *World War Z*, etc.) et des séries (*The Walking Dead*), ainsi que le mouvement survivaliste, entretiennent un imaginaire apocalyptique de l’effondrement. “*Le contexte dans lequel évolue ce type de scénario est souvent le même : suite à un événement catastrophique, les protagonistes se retrouvent dans un univers ravagé dans lequel l’organisation qui prévalait se désintègre plus ou moins rapidement : hôpitaux submergés de patients, magasins pris d’assaut, coupures d’électricité, pénuries de carburants, défaillances des réseaux d’eau potable (...), embouteillages monstres sur les autoroutes desservant la ville, et surtout incapacité de l’État à faire régner l’ordre, entraînant de la sorte émeutes et pillages de part et d’autre.*” (22). Bien qu’il soit avéré que dans des situations de catastrophe, l’entraide et la solidarité jouent un rôle au moins aussi important que le repli et la concurrence, c’est cet imaginaire chaotique qui l’emporte dans les représentations collectives. Indirectement, par extension, cette mythologie apocalyptique contribue à renforcer l’idée que toute sortie de l’organisation socio-économique actuelle contiendrait un risque de déstabilisation de la société. Une croyance de plus dans notre rayon déjà bien garni...

e) L’addiction aux certitudes

L’écrivain et biologiste Jean Rostand (1894-1977), à qui nous empruntons le titre de ce chapitre, a également écrit que “réfléchir, c’est déranger ses pensées”. Il semble qu’à l’échelle collective autant qu’individuelle, la majorité des “réflexions” politiques et économiques suive une logique inverse, qui consiste à affirmer, à réaffirmer, à confirmer, à se gargariser de ses pensées installées. Un petit livre aussi surprenant que stimulant propose à cet égard un éclairage bienvenu. Dans *L’addiction aux certitudes*, Daniel Favre fait en effet l’hypothèse que “*nous avons la possibilité psychologique et sans doute neurobiologique de développer une relation addictive avec le contenu de notre pensée : nos idées, nos opinions et nos croyances. Cette possibilité peut rendre l’Homme dépendant de la stabilité de ses représentations et lui faire traiter en ennemi tous ceux qui pourraient menacer leur portée ou leur validité, comme le ferait un alcoolique de qui on éloignerait le flacon de Whisky.*” (23) Cette addiction se traduit, selon lui, par le développement de la pensée dogmatique qui, loin de se limiter à la sphère religieuse, peut imprégner tous les champs de réflexion, à commencer par l’économie. Ce qui peut conduire, toujours dans le raisonnement de Daniel Favre, à des fourvoiements collectifs comme le nazisme, dans le passé, et comme l’obsession de la dette aujourd’hui, qui enferme nos sociétés dans des choix économiques qui relèvent, littéralement, d’une pathologie addictive.

Pourquoi les gens ne changent-ils pas ? Au fur et à mesure des épisodes, le nombre d’éléments de réponse ne cesse d’augmenter tandis que la question s’élargit. Nous risquons de développer la certitude que le changement est

impossible... Mauvais signe ! Pour ne pas devenir esclave de cette pensée négative, le dernier chapitre de cette longue réflexion sera consacré à “déranger” toutes les bonnes et les mauvaises raisons de ne pas changer que nous avons identifiées. Pour dégager le chemin de toutes pensées dogmatiques et augmenter les chances de l’avenir de passer jusqu’à nous.

Conclusion

L'adieu aux solutions, pour un agir "en chemin"

Où l'on affirmera que les gens changent tout de même, de la seule manière possible, lentement, mais pas sûrement, car nous devons apprendre à nous passer de nos anciens appuis : un certain type d'optimisme, l'idéologie des "solutions" et le confort des certitudes.

Cela fait à présent cinq longs chapitres que nous consacrons à poser cette question : pourquoi les gens ne changent-ils pas malgré l'évidence des problèmes écologiques majeurs que l'organisation de nos sociétés a générés ? Le moins que l'on puisse dire, c'est que nous avons trouvé de multiples raisons à cette inertie. Parmi les hypothèses parcourues, les blocages relevant de la psychologie individuelle (cf. chap. 1, dissonance cognitive, et chap. 5, l'addiction aux certitudes) côtoient les obstacles liés aux représentations collectives (cf. chap. 2, nous savons mais nous n'y croyons pas et chap. 4, verrouillages socio-techniques) ainsi que des mécanismes tangibles (chap. 2, points de bascule, chap. 3, les limites de la contagion par les valeurs et chap. 4, lobbying et recours aux experts). Une exploration plus pointue de la psychologie et de la sociologie du changement nous aurait sans doute apporté des explications supplémentaires de cette tendance à ne pas changer.

a) Impossible pourtant de continuer ainsi

L'option du "*business as usual*" est pourtant impossible. Plus que jamais d'ailleurs : lors du 35e Congrès Géologique International qui s'est tenu au Cap (Afrique du Sud) du 27 août au 4 septembre 2016, un groupe de chercheurs a recommandé d'entériner l'entrée officielle dans l'ère de l'anthropocène sur l'échelle des temps géologiques. Cela signifie, rappelons-le, que nous vivons un basculement d'époque au moins aussi important que celui qui a vu passer l'humanité du nomadisme à des civilisations pratiquant l'élevage et l'agriculture, se sédentarisant, inventant plus tard les villes, l'écriture, la démocratie, les guerres, etc. Un changement abyssal donc, qui marque l'entrée dans une ère où l'on ne peut plus se représenter l'humain et la culture d'une part, et la nature d'autre part. L'officialisation de l'anthropocène prendra sans doute encore quelques années, mais elle est sur les rails.

Cette vision géologique des choses apporte un premier élément de réflexion à notre interrogation sur l'inertie de la société. Les pratiques, les structures, les politiques n'ont pas l'air de changer, nous avons vu pourquoi... Mais indépendamment des volontés individuelles, l'époque elle-même change. Les gens ne changent peut-être pas mais ils sont en train d'être changés par l'époque. Dans quelle mesure ? À quel rythme ? Pourquoi est-ce invisible ?

b) Les gens ont-ils jamais changé comme on voudrait qu'ils le fassent ?

Si l'on jette un regard rapide sur le passé, quels sont les moments où des sociétés entières ont basculé dans quelque chose de neuf ? Attardons-nous sur quelques exemples.

Les débuts de l'agriculture : le passage de l'état de chasseur-cueilleur à l'état sédentaire est le marqueur d'entrée de l'époque géologique précédente, l'holocène. Quel en a été le moteur ? Selon Marcel Mazoyer (24), ce qui a incité les groupes humains à se sédentariser, avant toute pratique agricole, c'est l'abondance de nourriture sauvage disponible en certains lieux. Ce n'est que dans un second temps, après plusieurs centaines d'années, que l'augmentation des populations humaines, couplée à l'observation des céréales ou légumineuses sauvages à proximité des foyers de sédentarisation, a conduit à une domestication consciente des plantes. Par ailleurs, ce phénomène n'a pas été soudain et unique, mais un processus long et multiple, qui a eu lieu en plusieurs endroits du monde, sur un intervalle temporel courant de 12.000 ACN à 5.000 ACN (voir l'article de François Couplan et Lucie Benoît dans Valériane n° 86).

L'expansion des religions : l'occident est-il devenu chrétien par des conversions de proche en proche, de façon diffuse et continue ? Non, bien sûr. Si le christianisme s'est propagé durant les premiers siècles de notre ère, essentiellement en Orient et en Afrique du Nord, il est resté souterrain et marginal (durement persécuté même) jusqu'à ce qu'un empereur romain, Constantin, se convertisse à cette religion au début du 4^e siècle. La transformation progressive de l'Europe en continent majoritairement chrétien durera plusieurs siècles et se fera surtout par la force de l'administration et de l'épée. Cette histoire se répétera dans le Nouveau Monde mille ans plus tard. Un parallélisme peut être fait avec l'Islam, dont la propagation fulgurante aux 7^e et 8^e siècles a été réalisée par le biais de conquêtes militaires.

Dans un tout autre registre, qu'on songe également au temps (et au sang versé) qu'il a fallu, entre 1789 et, disons, 1945, pour **construire des démocraties modernes**, assurant une certaine justice sociale et une indépendance des pouvoirs. Depuis les premières révoltes paysannes de la Renaissance, en passant par les luttes du Tiers-Etat lors de la Révolution française, des artisans face à l'industrialisation naissante, puis des ouvriers au sein de cette révolution industrielle, combien de soubresauts n'a-t-il pas fallu pour parvenir à ce bref équilibre européen qui aura duré un demi-siècle ?

Ces trois exemples, parmi d'autres, illustrent qu'aucun changement massif n'a jamais eu lieu soudainement et, pourrait-on dire, tranquillement. Les processus de changement sont longs, dépendent des contingences historiques et, souvent, ils sont conflictuels. Ils ne se sont jamais produits, en tout cas, par une sorte de consensus des volontés. Cela veut-il dire que nous ne pouvons pas espérer autre chose pour le changement qui nous occupe, le basculement écologique que nous espérons ? Je ne le pense pas. Depuis ces précédents basculements, certaines choses ont évolué, précisément en matière de démocratie. Par ailleurs, la temporalité même de l'Histoire s'est modifiée. Tout va beaucoup plus vite : les dégradations, les innovations et, peut-être, les réparations. Mais ce regard sur l'Histoire permet, au minimum, de comprendre pourquoi nos sociétés entières ne modifient pas leurs trajectoires du jour au lendemain. Nous pourrions même en déduire que notre trajectoire est en train de commencer à se modifier, mais que nous n'avons pas le recul nécessaire pour l'observer. Pierre Rabhi et le mouvement des Colibris, dont nous avons longuement parlé au chapitre 3, prônent une insurrection des consciences. Méditons ceci : peut-être une maturation des

consciences est-elle en train d'avoir lieu, à son rythme, sans que cela soit encore vraiment visible dans les pratiques ou même dans les discours. Sans certitude, et même si le décalage est énorme par rapport à l'urgence écologique, c'est une hypothèse qu'il ne faut pas écarter.

c) *Ne doutez jamais qu'un petit groupe...*

C'est une phrase qu'on ressort partout, comme un chapelet dans lequel trouver un peu de réconfort face aux difficultés de l'engagement. "*Ne doutez jamais qu'un petit groupe de personnes conscientes et engagées peuvent changer le monde. En fait, c'est toujours ainsi que le monde a changé.*" Ces mots de l'anthropologue Margaret Mead (1901-1978) sont précieux et mobilisateurs, pour autant qu'on les utilise comme supports à notre réflexion et à notre cheminement, et non comme analgésique pour s'éviter les douleurs inévitables et les remises en question nécessaires à tout engagement. Il n'est pas sûr, d'ailleurs, que la célèbre anthropologue ait littéralement dit "ne doutez jamais". Mais laissons ces trois mots à leur valeur d'encouragement, et attardons-nous sur la suite. Le monde change-t-il toujours par l'action de petits groupes ? Les quelques exemples de basculements précités montrent plutôt des dynamiques de structures, d'institutions, de conquêtes massives. Mais il est vrai qu'à la source de tous ces processus, il a dû y avoir des petits groupes, de chasseurs-cueilleurs observateurs, de chrétiens persécutés, de musulmans fidèles, de paysans révoltés ou d'ouvriers décidés... Le passage de l'échelle d'un ou plusieurs petits groupes à l'échelle du changement de société correspond au phénomène de point de bascule (*tipping point*) que nous avons évoqué. Vu sous cet angle, il est indéniable que des petits groupes sont aujourd'hui en train d'agir et de changer radicalement de paradigme. De nouveaux mondes sont en train de naître, mais notre obsession à vouloir que tout le monde change en même temps, et notre désespoir que ce ne soit pas le cas, nous empêche de les voir émerger. Autrement dit, les gens sont probablement en train de changer de la seule manière possible : par petits groupes minoritaires, qui atteindront un jour leur point de bascule. Ainsi, "*le monde peut sembler immuable, implacable. Il ne l'est pas. Une petite poussée au bon endroit peut le faire basculer.*" (25)

d) *Trois deuils à faire : l'optimisme, la solution, la certitude*

Mais attention ! Ce que nous venons d'écrire ne signifie pas qu'on puisse se relancer dans une action de militance classique. De quoi parlons-nous ? De ce triptyque qui imprègne encore notre conception de l'engagement : il faut être optimiste, des solutions existent, il faut savoir où l'on va. Aussi étrange que puisse paraître ce qui va être avancé ici, la proposition consiste à enclencher un agir qui requiert exactement l'inverse de cette posture. C'est-à-dire : être catastrophiste, conscient qu'aucune solution n'existe, et ne revendiquer aucune certitude. Sous peine d'être taxé de folie, expliquons cette proposition.

Être catastrophiste : ne signifie nullement souhaiter des catastrophes, mais reconnaître qu'elles sont déjà là, reconnaître que les limites planétaires ont été franchies (trajectoire climatique actuelle à +5°C en 2100, effondrement avéré de la biodiversité, épuisement des ressources, des sols et perturbation des grands cycles biogéochimiques, acidification des océans, etc.). Établir un diagnostic planétaire optimiste serait irrationnel. Au regard des faits, on ne peut fonder son engagement sur l'espoir. Le dogme de l'optimisme est carrément déplacé, il sonne faux. Il est même la cause première des tristes mines des militants, car il est une promesse

décue. Pour le militant, un optimisme de principe aboutit forcément à la sidération face à l'ampleur des catastrophes et à la lenteur du changement sociétal. Comme l'écrit Miguel Benasayag, *“l'idée répandue que rétablir l'espoir serait la condition pour que l'époque retrouve puissance, joie et engagement est donc, en fin de compte, une erreur de raisonnement. Ce ne sont pas la joie, la lutte, l'agir qui sont le résultat de l'espoir et de l'optimisme, mais bien plutôt l'espoir et l'optimisme qui sont les conséquences, l'effet de la joie, de la lutte et de l'agir. L'optimisme naît du fait de se trouver sur la route. Qu'il s'agisse de vie personnelle ou de vie sociale, le sentiment d'optimisme émerge par surcroît, lorsqu'on a renoué avec la puissance d'agir, avec la compréhension et la connaissance du monde et des situations, quand on remet en contexte, connaissant les causes et libérant la puissance d'agir.”* (26)

Aucune solution n'existe : impossible de remettre le pétrole sous terre, de revenir au climat de 1900 et de rétablir la biodiversité perdue. Du moins à l'échelle temporelle humaine, en quelques dizaines ou centaines d'années. On ne peut donc pas “solutionner” l'anthropocène comme on remplace une chambre à air percée. La posture de l'ingénieur, l'idéologie techno-scientifique ne peuvent apporter que des secours ponctuels, partiels et localisés. À l'échelle globale, la science n'apporte pas de solution ; elle est au contraire, précisément, la méthode rationnelle qui permet chaque jour d'affiner un peu davantage la conscience de nos problèmes globaux, le diagnostic catastrophique de l'anthropocène. Comment agir, alors ? Eh bien, sans solution, sans voir le bout du chemin. *El camino se hace caminando*, le chemin se fait en cheminant, disait un révolutionnaire célèbre.

Avancer incertains : nous n'avons pas à visualiser précisément un état du monde idéal vers lequel tendre. Les situations elles-mêmes, dans leur réalité, dans leur contexte, là où nous sommes déjà engagés, présentent des asymétries, des injustices, des déséquilibres. Je n'ai pas besoin de savoir comment pourrait s'agencer un modèle alimentaire idéal pour estimer qu'il est juste de favoriser l'émergence de circuits courts dans ma région. M'engager dans ce GASAP n'empêchera pas les systèmes alimentaires industriels de s'effondrer, mais j'estime qu'il s'agit d'une action pertinente. Selon Miguel Benasayag toujours, la vieille illusion qu'il serait nécessaire de parvenir à un consensus des volontés pour changer les choses doit être abandonnée. Le pluralisme des représentations, la diversité des situations de l'action est au contraire une garantie de la vitalité du processus de changement.

e) L'enjeu narratif

Faire le deuil du grand récit de la Modernité et du Progrès (qui signifiait optimisme, solutions, certitudes) exige cependant que nous écrivions d'autres histoires. Car l'être humain ne peut vivre sans se raconter à lui-même son histoire, sans se sentir participer à cette histoire. Selon l'historien israélien Yuval Noah Harari, auteur du Best-Seller *Sapiens, une brève histoire de l'humanité*, ce qui a permis à l'être humain de prendre l'ascendant sur les autres espèces est, davantage que le langage lui-même, la fiction, la capacité à imaginer des mythes, des histoires. *“Ni les Nations unies ni les droits de l'homme ne sont des faits biologiques, écrit-il, ils ne sont pas inscrits dans notre ADN. Il s'agit d'« histoires », certes bénéfiques, que nous avons inventées et qui nous permettent de cimenter notre ordre social, tout comme les sorciers « primitifs » le faisaient en croyant aux esprits. De même que les « sorciers » d'aujourd'hui croient sincèrement à la toute-puissance de l'argent et à l'existence des sociétés*

anonymes à responsabilité limitée.” (27) À l’heure où la désillusion face à l’ancienne histoire du Progrès est immense, conduisant certains à se jeter dans la gueule de fictions meurtrières (rétablir un Califat) et/ou délirantes (le monde est dirigé par une petite élite maléfique), l’enjeu de la narration est sans doute au moins aussi essentiel que, et certainement complémentaire de, la capacité à faire des choses concrètes et locales de ses mains : semer, planter, cultiver, rénover, réparer, construire, recycler, échanger. Ces verbes-là sont à mettre dans des histoires qui n’évoqueraient ni un passé ni un petit monde alternatif idéalisés, mais des possibles multiples, hybrides, en cours d’invention. Il faut relever ce défi.

f) Quel usage pour Nature & Progrès ?

Des choses concrètes et locales, voilà qui parle pas mal à ceux qui connaissent un peu *Nature & Progrès*... Mais il y a autre chose qui, depuis longtemps, nous fait persévérer sans optimiste béat, sans solutions vraiment claires, sans certitudes tout à fait précises... Il s’agit de cet empirisme qui sied tant au vieux jardinier, de cette capacité à observer longuement sans vraiment rien conclure, mais plutôt de transformer, de faire bouger en conséquence le logiciel qui jous habite pour être toujours mieux armé ensuite face aux forces qui gouvernent la nature.

Certains nomment cela le "bon sens paysan" que nul pourtant ne s’est jamais aventuré à définir. Cette capacité à avancer, pas à pas, vers l’inconnu en ne commettant jamais deux fois la même erreur est certainement un facteur important de résilience. Nous le cultivons non sans une certaine fierté. Mais on n’apprend plus semblable humilité à l’homme moderne qui veut, chaque fois qu’il met un orteil en terrain inconnu, tout comprendre, tout maîtriser et s’imaginer tout dominer. Et être en plus guidé par GPS !

Mais l’avenir s’annonce peu radieux et ses angoisses se multiplient. L’immensité de ses compétences nouvelles et technologiques ne fait qu’accroître celle de son ignorance des choses viles et banales. La science dont il se goberge et se rengorge l’empêchera-t-elle demain d’avoir faim et d’avoir froid ? Voilà une éventualité qu’il ferait bien de considérer avec un peu plus de courage.

Notes et bibliographie

Notes :

- (1) Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé, Quand l'impossible est certain*, Seuil, 2002.
- (2) Jonathan Franzen, « Franzen contre l'obsession climatique », *Books* n° 71, décembre 2015.
- (3) Malcolm Gladwell, *Le point de bascule, Comment faire une grande différence avec de très petites choses*, Flammarion, 2012.
- (4) Gérald Marten, Steve Brooks et Amanda Suutari, « Points de bascule environnementaux : les stratégies écologistes vues sous un nouvel angle », *L'état de la planète Magazine*, n° 24, novembre-décembre 2005.
- (5) Jean Giono, *L'homme qui plantait des arbres*, La Pléiade, Oeuvres romanesques complètes de Jean Giono (1971-1983), t. V. Cf. également le superbe film d'animation à partir de dessins au fuseau, narration par Philippe Noiret (visible sur *YouTube*).
- (6) <http://www.colibris-lemouvement.org/revolution/cest-quoi-un-colibri>
- (7) « Il faut que le vivant colonise la haute technologie », interview de Miguel Benasayag dans *L'Âge de Faire*, n°100, *Nos utopies pour 2050*, Septembre 2015.
- (8) Paul Ariès, *La simplicité volontaire contre le mythe de l'abondance*, Paris, La Découverte, 2010.
- (9) Voir, par exemple, Iegor Gran, *L'écologie en bas de chez soi*, Paris, P.O.L., 2011 ou Pascal Bruckner, *Le fanatisme de l'apocalypse. Sauver la Terre, punir l'Homme*, Grasset, 2011.
- (10) Christian Arnsperger appelle cela le « piège capitaliste », c'est-à-dire la capacité du capitalisme à se présenter comme la seule et unique réponse aux aspirations existentielles des êtres humains : « Le cœur du piège existentiel capitaliste réside, comme dans tout système à velléité totalitaire, dans la capacité à convaincre les personnes que chaque axiome A est la réalisation d'ores et déjà parfaite de la visée V correspondante et que si quelqu'un se trouve en désaccord, c'est que cette personne est mal adaptée au 'monde réel'. (Nicolas Brisset, « Christian Arnsperger, *Éthique de l'existence post-capitaliste. Pour un militantisme existentiel* », *Œconomia* [En ligne], 2-1 | 2012, mis en ligne le 01 juin 2015, consulté le 16 mars 2016. URL : <http://oeconomia.revues.org/1669>)
- (11) Bruno Latour, « Factures/fractures. De la notion de réseau à celle d'attachement » in André Micoud et Michel Peroni, *Ce qui nous relie*, Éditions de l'Aube, La Tour d'Aigues, pp. 189-208 (2000). <http://bruno-latour.fr/sites/default/files/76-FAKTURA-FR.pdf>
- (12) Christian Arnsperger, *Éthique de l'existence post-capitaliste. Pour un militantisme existentiel*, Paris, Cerf, 2009.
- (13) Bruno Latour, *op. cit.*
- (14) Pablo Servigne et Raphaël Stevens, « Alors, ça vient ? Pourquoi la transition se fait attendre », analyse Barricade, 2014.
- (15) Florine Marot, « Les difficultés de pratiquer une agriculture plus durable en Wallonie », UCL, 2014.

- (16) “L’Europe sous influence”, interview de Martin Pigeon (CEO) par Gilles Toussaint, revue *Imagine* n° 108, mars-avril 2015.
- (17) Sur Youtube, chaîne CEOwebtv : *Nouvelle vidéo : Petit tour des lobbies européens...* (ajoutée le 13 novembre 2014).
- (18) Benjamin Sourice, *Plaidoyer pour un contre-lobbying citoyen*, Éditions Charles Léopold Mayer, 2014, p. 29.
- (19) Michaël Foessel, “L’apologie des complots”, chronique dans *Libération*, 3 avril 2015.
- (20) Pascal Bruckner, *Le fanatisme de l’apocalypse. Sauver la terre, punir l’Homme*, Grasset, 2011.
- (21) L’expression “pédagogie des catastrophes” a longtemps été utilisée par Serge Latouche notamment, pour désigner le fait que les humains, hélas, pourraient apprendre à changer plus vite sous la contrainte des catastrophes que grâce à leur réflexion et à leur délibération démocratique.
- (22) Renaud Duterme, *De quoi l’effondrement est-il le nom ?*, Utopia, 2016.
- (23) Daniel Favre, *L’addiction aux certitudes*, Éditions Yves Michel, 2013.
- (24) Interview de Marcel Mazoyer, “La naissance de l’agriculture”, chaîne Youtube TerrEthique, vidéo ajoutée le 20 février 2013.
<https://www.youtube.com/watch?v=Fjd84ys-ThU>
- (25) Malcolm Gladwell, *Le point de bascule, Comment faire une grande différence avec de très petites choses*, Flammarion, 2012, p. 236
- (26) Miguel Benasayag, *De l’engagement dans une époque obscure*, Le Passager Clandestin, 2011, p. 101.
- (27) *Sapiens, une brève histoire de l’humanité*, de Yuval Noah Harari, traduit de l’anglais (Etats-Unis) par Pierre-Emmanuel Dauzat, éd. Albin Michel, 512 p.

Autres références :

- Pierre Rabhi, *La sobriété heureuse*, Actes Sud, 2010.
- Sylvie Wallez, “Neuromarketing : émoi, et moi”, Écoconso, Dossier n°89, 2013.
- *The Brussels Business*, un documentaire de Friedrich Moser et de Matthieu Lietaert, 2012.